

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

Voisinage

Ecrit par Christian Dalimier – sur base du Match d'Impro du 14 février 2016

« Si nous coupions cette haie qui nous sépare, nous pourrions peut être faire plus ample connaissance, vous et moi ? »

Marco avait fait cette proposition à sa voisine alors qu'elle venait d'éteindre le moteur de sa tondeuse à gazon.

Louise n'avait pas répondu tout de suite. Elle ramassait au râteau les herbes fraîchement coupées. Elle n'avait encore jamais aperçu l'homme qui venait d'emménager à côté de chez elle et dont le jardin jouxtait le sien. Elle travaillait au centre de gériatrie de Chapelle-lez-Herlaimont tous les weekends et c'est ce moment précis que le nouveau voisin avait choisi pour s'installer au numéro 10 de la rue des Cheminots. La maison de Louise portait le numéro 12 et nous étions le 14 février. A la radio, on venait de donner le flash de 16H.

Il n'y a que le hasard qui se préoccupe de ce genre de considérations mathématiques sans aucune espèce d'importance. J'ai envie d'ajouter : A première vue.

Le camion de déménagement était encore perché devant leur maison respective et c'est cette image qui avait inspiré à Louise une réponse un peu abrupte entre deux individus qui ne se connaissaient ni d'Eve, ni d'Adam.

« Si vous terminiez de déménager avant d'entreprendre des travaux dans le jardin, ça me paraîtrait plus raisonnable, non ? » lui avait elle répondu à travers la haie.

« Chaque meuble est rangé à sa place. Aucun monte-charge n'a été nécessaire. Même le calendrier est déjà accroché au mur de la cuisine. »

« Et ce camion de déménagement dans la rue ? »

« C'est le mien. Je suis déménageur indépendant »

Louise et Marco devinaient des légers mouvements de corps à travers les feuillages de la haie. Elle continuait à ratisser. Il creusait un trou à la pelle. « Pour planter des bulbes de jonquilles », pensa t'elle sans se souvenir le moins du monde que nous étions au mois de février.

« Mais vous n'allez pas laisser votre horrible camion devant nos fenêtres toute la journée ? »

« C'est mon outil de travail, mademoiselle »

« Et la vue de mon salon sur le troupeau de vaches limousines qu'on a livré le mois dernier à Monsieur Cuvelier, le gars de la ferme d'à côté ? »

« A la place des limousines, vous aurez maintenant un camion Volkswagen du dernier cri, vous ne perdez pas au change ! Vous savez que vous êtes la première femme que je rencontre qui tonde sa pelouse le jour de la Saint Valentin. Vous êtes si pressée que le printemps revienne ? Ou est-ce un appel caché au désir impétueux de voir un homme tondre votre gazon ? » Et il laissa s'échapper un immense rire de plus de 16 secondes qui glaça le sang de la pauvre Louise Lacan.

Elle alla déposer son râteau dans la remise au fond du jardin et c'est en remettant la brouette à la place qui lui était réservée que cette phrase lui parvint venant de l'autre côté de la haie : « Alors cette frontière naturelle qui nous sépare, je m'en occupe ou vous préférez que j'appelle mon frère pour égaliser tout cela à coups de tronçonneuse ? »

Elle referma calmement la porte du cabanon, s'approcha de Marco qui creusait toujours à coups de pelletées généreuses un trou qui ressemblait de moins en moins à un endroit pour planter des jonquilles et à travers la haie, elle lui chuchota ces quelques mots : « Si vous aimez tellement creuser, pourquoi ne tenteriez vous pas de me rejoindre dans mon jardin par un tunnel construit par la seule force de vos bras ? »

Alors, le jeune homme pensa que c'était la plus belle proposition d'amour qu'on ne lui ait jamais faite. Il creusa le jour et la nuit, follement amoureux, fougueux et presque hargneux dans cette entreprise comme s'il allait lui prouver l'essentiel en arrivant chez elle par la voie souterraine.

Elle continuait à entretenir sa maison et son jardin, passait ses weekends en maison de gériatrie et le soir elle regardait son petit lopin de terre, à l'affût de quelques mouvements terrestres qui lui annonceraient la venue prochaine de son voisin.

15 jours plus tard, Marco sortit la tête toute noire de terre dans le jardin de Louise. Elle était allongée dans son transat sous un doux soleil d'hiver, lisant la biographie d'Eric Rohmer, quand elle entendit les premiers signes de son arrivée. Elle referma son livre et regarda avec tendresse et patience son voisin, grattant la terre de ses mains rugueuses, venir se hisser à ses pieds dont les ongles des doigts étaient décorés d'une jolie teinte orangée. Il était tombé sur un bon jour.

Il lui dit qu'il avait beaucoup réfléchi aux vaches limousines durant son périple entre les deux jardins. Il voulait lui rendre la vue. Et en sortant de terre son long corps d'homme épuisé par un tel effort de séduction, elle vit qu'il était plutôt bien fait et d'une physionomie dont elle n'avait pas vu tous les attraits au travers de la haie. Même si une odeur âcre d'homme en manque de savon l'aurait évidemment pénalisé lors d'une soirée dansante, il savait bien qu'après des journées entières passées en sous-sol, il était normal de sentir un peu sous les aisselles. Elle n'en avait cure.

Alors, il lui prit la main et l'invita à faire le chemin inverse sous la terre en lui disant : « Un camion de déménagement ne peut pas gâcher la vie d'une aussi jolie jeune femme aux ongles des doigts de pieds d'un si bel orangé, je vous emmène chez moi.

Nous allons prendre les clés et déplacer mon camion. Ce soir, je vous invite dans mon salon. Et comme derrière une grande vitrine, nous regarderons paître vos limousines. »

Elle s'exclama : « Mais vous parlez en vers ! »

Et l'emmenant sous la terre, il lui dit : « Non, mais parfois, quand il me vient des bouffés de glamour, j'improvise mes déclarations d'amour. »

La terre du jardin de Louise remua ce soir là sous les rires et les baisers des amoureux. Deux semaines avaient passé depuis le 14 février. Les chiffres avaient menti. Cupidon avait lancé sa flèche plus tard que prévu mais Louise et Marco ne s'en plaignaient nullement.

Christian Dalimier, 2016